

LOUIS NOUVEAU

# **SEXIE**

*Tétraméron*

**DENISE***Le revers de la fiction*

Ceci n'est pas de la littérature ou de la philosophie.

Je l'ai connu en 1969, au Cégep, alors qu'il était rédacteur en chef du journal étudiant. J'étais entrée dans son bureau pour l'engueuler, protester : il m'a entendue avant de me voir. Plus tard, il m'a demandé ce que j'aimais; j'ai répondu : les petits oiseaux et le bon Dieu; il m'a dit que j'avais de beaux yeux et que ma voix le troublait. Je couchais avec François, que j'aimais; nous étions du même monde, de la même classe, mais pas de la même graine. L'autre m'invitait souvent; je l'emmenais parfois sur mon scooter : il se serrait contre moi. Un jour d'avril 1970, il m'a acheté un chemisier. À l'été, il est allé travailler dans une usine de la ville où habitaient ses parents. J'ai été quelque temps sans le voir; il écrivait un roman, que j'ai lu par la suite, où il était le héros et moi, son héroïne; je le voyais rarement; il voyait Marie-Josée, qui me donnait des nouvelles.

À l'automne 1971, je suis allée chez Nicole et sa soeur Josée pour le revoir; il venait d'apprendre que j'étais enceinte et que j'allais bientôt accoucher; une tentative d'avortement avait échoué dangereusement et je m'étais retrouvée à l'hôpital. François ne voulait pas m'épouser et m'avait abandonnée, pour les apparences; j'étais désemparée, désespérée. J'ai revu mon ancien camarade; ses amis croyaient qu'il était le futur père. Il est parti en Europe, mais il est revenu trois semaines plus tard pour moi, le jour de la naissance de mon fils; c'était le 19 octobre 1971. Il m'a apporté un cadeau à l'hôpital; après une montre, un carrosse pour mon bébé. Il ne travaillait pas et ses sources de revenus étaient louches; il avait des activités illicites, a écrit une pièce de théâtre injouable. Il voyait des femmes, Danièle entre autres. Il disait toujours qu'il m'aimait; je commençais à penser qu'il était un obsédé sexuel.

Nos rencontres se sont multipliées; je le rejoignais habituellement au Coude : il me faisait la cour; je ne le considérais pas comme étant un bon parti mais comme un bon ami. Je n'avais pas d'argent; il payait. L'été venu, nous nous voyions de plus en plus souvent. Un après-midi, je me suis rendue chez lui avec mon enfant dans le carrosse; il vivait dans une chambre très modeste, rue Gordon; sur le lit, il y avait une couverture bleue et une rouge. Avant de repartir, je lui ai demandé s'il voulait que je

l'embrasse; il a répondu qu'il n'attendait évidemment que cela. Je l'ai embrassé pour la première fois, mon fils sur ma hanche. Nous nous sommes souvent et longtemps embrassés, et un peu plus, cet été-là, dans le stationnement de l'hôtel Wellington, à la discothèque Chez Freud et au parc Howard, où il lisait Musil pendant que je m'occupais de mon garçon. Mais je refusais d'aller plus loin, jusqu'au bout.

Le 19 août 1972, je l'avais rejoint à L'Hermine; Nicole y était. Il avait du haschisch; j'ai eu envie d'essayer, pas Nicole. Je l'ai emmené sur mon engin jusqu'à sa chambre en lui faisant bien promettre que c'était pour fumer, pas pour baiser. Le H a eu un drôle d'effet sur moi; j'ai dû me coucher sur le lit. Il s'est étendu à mes côtés, m'a embrassée et a mis sa main sous mon soutien-gorge et m'a titillé les mamelons; je me suis mise à gémir comme une vierge. Puis il a poussé sa main dans ma culotte, jusqu'à mes poils; je sentais son poids sur mon corps; je lui répétais de me faire l'amour. Tout à coup, il s'est levé et est allé aux toilettes dans le corridor; quand il est revenu, j'étais prête à partir : j'étais revenue de ma défaillance, je ne lui pardonnais pas sa défaillance. Il m'a suppliée de rester jusqu'au matin; il en pleurait. J'ai été stoïque et j'ai sauté sur mon scooter. Le lendemain soir, je l'ai revu à l'Opus; j'étais avec Michelle. De loin, il nous a offert des consommations. Quand je suis passé devant lui en m'en allant, j'ai vu qu'il avait l'air démoli; je lui

ai demandé si je pouvais quelque chose; il m'a regardé, les yeux pleins de larmes, et a baissé la tête...

En septembre, nous nous sommes retrouvés, lui, Michelle et moi, inscrits au même programme universitaire; nous avons fait la connaissance de Guy. Nous n'étions pas de bons étudiants et nous passions beaucoup de temps à L'Entre-Côte; il buvait de plus en plus. Je m'éloignais de lui; il en souffrait. Un soir à La Cerise, il m'a annoncé qu'il partait pour l'Espagne, qu'il laissait tomber; je lui ai demandé un cadeau pour mon fils, dont l'anniversaire approchait. Il a flirté et embrassé Michelle, pendant que Guy s'occupait de moi. La veille de son départ, nous avons célébré et j'étais prête à retourner à sa chambre; il m'a dit que c'était vide et que ce n'était pas ainsi qu'il voulait que ça commence ou que ça finisse, qu'il ne pourrait pas partir et patati et patata. Ce soir-là, je me suis laissé tripoter les fesses. De l'Espagne, il attendrait un signe, une lettre de moi; je lui ai envoyé un cheveu. Pendant mon absence, je me suis liée avec Guy. Lorsqu'il est revenu, il est venu me chercher à l'université; Michelle avait un cadeau pour lui.

Guy et lui ont emménagé dans un appartement du centre-ville; c'était la fête presque chaque soir. Ils avaient organisé un party et avaient invité plusieurs amis, dont Nicole, Michelle et André, mon futur mari, qu'il avait eu le malheur de me présenter.

Quelle gaffe! Il voyait bien que je lui échappais et qu'il ne m'avait jamais possédée, que je ne lui appartiendrais jamais. C'était la nuit du 16 au 17 janvier 1973; Nicole m'a avoué par la suite qu'il l'avait embrassée et pelotée dans une cabine téléphonique où ils étaient allés pour téléphoner à d'autres amis. Tout le monde avait trop bu et était trop parti. Il voulait que je passe la nuit avec lui; Guy m'a raccompagnée chez mes parents, où je vivais toujours avec mon fils. Le lendemain soir, je me suis retrouvé à son chevet : il avait avalé des barbituriques; il était dans un état pitoyable. Je me suis assise sur le lit; il a mis sa tête sur mes genoux et m'a entourée de ses bras; il tremblait. J'ai essayé de le rassurer. Dans les jours suivants, il a rapidement repris du poil de la bête et il a commencé à travailler comme animateur culturel; il avait déménagé; je le voyais de moins en moins souvent. Je suis allé en Espagne avec mon fils et Guy : un autre fiasco!

Enceinte de ma première fille, je me suis mariée, croyant être amoureuse de cet homme qui avait vingt ans de plus que moi : moi dont le père avait l'âge d'un grand-père, j'avais épousé un homme qui aurait pu être mon père... Nous n'avons pas été heureux; entre deux bières, il m'a fait une autre fille; cela ne pouvait que mal finir. Je voyais toujours mon ami, lui en secret de Nathalie et moi en secret de mon mari. Il ne se passait pas grand-chose : quelques baisers, quelques attouchements, quelques soupirs de temps

à autre; mais toujours la même déclaration d'amour de sa part et toujours le même refus de lui céder de ma part. Il est retourné aux études, a été un brillant étudiant, pendant qu'il travaillait comme journaliste. Il est déménagé à Saint-Hyacinthe puis à Montréal, en 1979. J'étais à mon tour de retour aux études et il était devenu enseignant; nous nous rencontrions quand il venait donner son cours à Sherbrooke : nous parlions de mon somnambulisme et de psychanalyse. À cette époque, il m'écrivait des lettres enflammées, fumantes et très cochonnes. Un jour, dans le Vieux Montréal, j'ai failli m'abandonner à lui; il m'avait embrassée et serrée sur la rue Saint-Paul : pour ne pas flancher, je me suis enfuie. Que d'abnégation!

Dans les années 1980, après de multiples épreuves et de nombreux revers, j'ai divorcé; il m'a aidée, soutenue, sans rien en retour. Je suis devenue avocate et j'ai commencé une analyse; je suis tombée amoureuse de mon psychanalyste; il a abusé de moi; je l'ai accusé et il a été sévèrement puni. J'ai eu quelques liaisons. Je voyais mon ami de moins en moins souvent; des femmes passaient dans sa vie : Marie-Josée m'a raconté comment il baisait, comment il la baisait : quelle horreur! Et les microbes? et les maladies? et le SIDA?... Il nous est arrivé de nous quereller, parce que j'étais en retard comme d'habitude... Il continuait à s'enivrer plus souvent qu'autrement. Il a écrit des livres, mais il a dû s'exiler. Une des dernières fois où je l'ai vu, il m'a embrassée et

m'a caressé gentiment et doucement la poitrine. Il m'est arrivé -- pas souvent -- de croire qu'il m'avait aimée, qu'il était l'homme qui m'avait le plus aimée, ou de penser -- encore moins souvent -- que je l'aimais. Depuis, j'ai su qu'il avait eu le cancer, mais qu'il y survivait. J'ai eu un amant qui me faisait parfois l'amour six fois par jour, alors que deux me suffisaient amplement. Mais, chose plus grave, mes enfants ont commencé à m'abandonner.

## II

### SUZANNE

Nous étions camarades de classe au Cegep; il me voyait bien aller de l'un à l'autre, d'André à Luc, de Rodrigue à Richard, qui le disait encore puceau. Tous m'avaient fait souffrir; j'avais besoin d'être consolée. Un jour où j'étais assise à côté de lui, je lui ai passé un papier où j'avais écrit trois nombres : c'étaient mes mensurations; il a eu l'air impressionné et a souri. Nous avons commencé à nous rencontrer; un soir au Tombeau de Bacchus, je lui ai caressé la joue gauche et il m'a embrassé l'intérieur de la main. Est venu le carnaval étudiant; nous avons chanté, dansé et bu autour d'un feu; quand nous sommes rentrés en taxi, je l'ai embrassé pour la première fois pendant qu'il me caressait les mensurations; j'ai senti sa corne s'ériger à travers son pantalon; nous ne sommes pas allés plus loin.

Nous allions souvent danser à la discothèque Chez Freud, où l'un des serveurs me plaisait énormément mais se riait de moi; je m'offrais vulgairement à lui, sans succès. Je me consolais avec mon camarade, tant bien que mal. Je ne voulais pas aller chez lui et je vivais toujours chez mes parents, qui cohabitaient encore,

même s'ils étaient séparés de corps; mon père, buveur et joueur, avait jadis été fortuné, un héritier de la célèbre famille Bélanger. Quand je l'invitais chez moi, ma mère veillait au grain, me croyait encore vierge; un jour où elle avait remarqué un suçon dans mon cou, elle lui en avait fait de sévères reproches. Il lui arrivait de manger et de dormir chez nous, dans la salle de séjour.

Puis, j'ai commencé à l'aimer et à avoir envie de lui, cherchant à l'allumer, mais le repoussant quand il était trop chaud. Je lui montrais mes seins oblongs, lui demandais s'il les aimait, les trouvait gros; il se mettait derrière moi et les empoignait par en-dessous et les pressait l'un contre l'autre en les regardant dans le miroir; il me retournait et les tétait. Je lui racontais mes histoires de petite fille et d'adolescente et lui, les siennes avec sa cousine ou ses masturbations d'adolescent. Un jour, je l'ai branlé et fait jouir dans ma chambre, alors que ma soeur Sylvie dormait; une autre fois, dans le sous-sol, il m'a assez bien léchée pour me faire atteindre l'orgasme. Ce que j'aimais surtout et je lui avais montré comment, c'est qu'il plante son pouce dans ma fente durement et longuement; je l'inondais.

Ma mère a commencé à redouter quelque chose et il devait limiter ses visites, ne plus dormir à la maison; elle était un peu jalouse : de lui ou de moi?... Il a dû partir à l'été pour aller travailler en Ontario; il me manquait et je lui écrivais pour lui promettre enfin mon cul, mais je le faisais cocu. Quand il est

revenu, je me suis encore refusée et il en a eu marre; je suis partie pour étudier à l'Université d'Ottawa à l'automne et lui a choisi de retourner au Cegep pour mener sa campagne révolutionnaire. Je n'ai pas aimé Ottawa et je suis revenue à Sherbrooke, où je pourrais aller à l'université à partir de l'hiver. Je m'ennuyais de lui qui, étant donné ses activités et ses articles incendiaires dans le journal étudiant dont il était le rédacteur en chef, était entouré ou tout au moins en contact avec des filles, surtout des filles du Vieux Nord : Jacinthe aux gros ballons, Gyslaine à la peau de poupée, Louise la grande pute, la belle Michelle aux yeux inhumains, l'inaccessible Nicole, l'orpheline Marie-Josée et surtout Denise à la voix d'outre-tombe. Il prenait de la valeur. Je l'ai donc invité à l'hôtel Union, un soir de novembre; il a pris quelques verres de whisky et j'ai finalement accepté d'aller dans sa petite chambre, un taudis, rue Gillespie. Il était visiblement inexpérimenté, mais il m'a possédée à quelques reprises; j'avais peur d'être engrossée. Par la suite, je me suis crue enceinte; je l'aurais voulu...

J'étais amoureuse et jalouse; c'est pourquoi je me suis mise à la contraception. Ce que j'aimais chez lui, c'était qu'il soit si dur et qu'il dure si longtemps; je ne détestais pas la répétition du service, mais je préférais être bourrée pendant des dizaines et des dizaines de minutes : c'était sa spécialité. Complètement fauché, il avait dû retourner vivre chez ses parents. Parfois, quelqu'un comme Robert ou comme Rivard lui prêtait son

logis et il m'y emmenait alors pour me fourrer sauvagement; un soir, Rivard nous avait dérangés pour lui jouer un tour : cela l'avait déchaîné et il m'avait défoncée et fait venir souvent, longtemps. Je lui ai raconté qu'il y avait un homme qui avait l'habitude de me mettre cinq ou six fois d'affilée, surtout en vrille, mais que c'était quand même lui le meilleur; il n'a pas eu l'air convaincu et impressionné.

Je n'avais jamais sucé un homme; il voulait être le premier; j'ai refusé. Cela ne m'a pas empêchée de me conduire comme la dernière des putes avec lui dans un parc, où il m'avait exhibée et où je m'étais montrée on ne peut plus soumise, et dans une grotte où il y avait une statue de la Vierge près du Cégep; je m'étais couchée sur une sorte d'autel et il m'a assaillie comme un étalon sa jument. Comme j'en ai joui! Il a fini par se lasser de moi, avait pris de l'assurance; il m'a quitté quand j'ai découvert qu'il était secrètement et follement amoureux de Denise. J'ai sucé ma première queue, c'était celle de mon futur mari, un avocat; j'ai tenu à ce que l'autre l'apprenne et je l'en ai informé par une carte postale. J'ai enfanté et j'ai grossi; mon père est mort. Nous nous sommes revus des années plus tard; j'étais de nouveau étudiante, il était devenu enseignant.

## FRANCINE

Nous étions tous au Coude, Gilles, Normand, la belle grosse Marguerite, lui et moi. Amis depuis la douzième année et maintenant au Cegep, nous avons enfin l'âge d'aller dans les bars et nous étions de très bonne humeur. Gilles nous a fait rire en racontant cette épisode de l'année précédente où il avait séduit la belle Diane pour notre ami, qui n'avait pu en profiter parce qu'il était malade comme un chien d'avoir trop bu de vin... Nous avons rencontré un type qui nous a invités chez lui. À un certain moment, quelqu'un s'est retrouvé avec la tête sous la jupe de Marguerite, qui se laissait faire; je me suis fait tripoter aussi, mais pas plus. Nous sommes repartis en voiture. Gilles et Marguerite étaient derrière, j'étais devant, avec Normand au volant et lui à ma droite. Nous sommes allés dans la montagne et Normand a stoppé la voiture. J'entendais Gilles et Marguerite s'embrasser et s'exciter; Normand et lui m'embrassaient à tour de rôle et caressaient mes gros jos, grâce auxquels j'étais très populaire; mais j'écartais les mains qui s'aventuraient entre mes cuisses. Normand a prétexté qu'il était trop tard et qu'il fallait rentrer. Il l'a déposé devant sa petite chambre et nous sommes retournés à la montagne. Je

me suis amouraché de Normand, puis de Rivard, qui était son ami et  
qui m'a fait grandement souffrir.

## IV

### DANIÈLE

Nous avons dû nous voir au Cegep à l'époque de la contestation étudiante, dans un de ces moments d'euphorie et d'enthousiasme. Nous nous sommes revus, à son retour à l'Université de Sherbrooke en 1972; il n'avait pas l'air d'un étudiant, il avait l'air d'y être pour autre chose que les études. Dès le premier jour, nous avons dîné ensemble, lui s'étonnant de me voir prendre autant de temps pour vider une tasse de café. J'habitais avec ma jeune soeur, Louise; nous venions de Victoriaville, où mon père était commerçant de voitures. J'avais une belle éducation.

C'est bien moi qui ai fait les premiers pas, les avances à mots couverts, les allusions, les propositions; il n'était pas très dégourdi, timide en somme, peu expérimenté. J'ai fini par l'inviter à la maison; il a trop bu et a déconné. Mais les choses ont continué; je l'ai aguiché, lui montrant ma jeune poitrine à un moment imprévu, pour changer de chandail. Il n'a pas bronché à ce moment-là; mais plus tard, nous nous sommes retrouvés sur la moquette, nous embrassant, sa main plongée entre mes jambes. Comme je mouillais, comme je gémissais, malgré moi et malgré ma soeur qui

dormait dans le lit. Il fallait que ça aille plus loin, mais je ne pouvais pas ce soir-là, n'ayant pas de moyen de contraception au mauvais moment.

La première fois que nous avons fait l'amour, c'était dans sa petite chambre minable. Pas très bon, à vrai dire, je ne sais à cause de quoi ou de qui. Je l'avais impressionné pourtant; il était fier de moi, me trouvait belle, me disait des mots doux. J'avais prénommé sa verge "Charlie". Il aurait pu m'aimer, aurait dû; peut-être m'a-t-il aimée... Je lui préférais Bernard, homosexuel, et le ski.

Quand le carnaval étudiant est arrivé, il faut dire que cela a été la vraie foire! Nous avons pris de l'acide, de la tangerine STP, et nous étions complètement partis; Luc, son ami, et Louise y étaient. Elle avait envie de manger ses bottes, pleurait et riait, s'offrait comme une petite pute; tout le monde la trouvait belle avec son petit visage et ses gros nichons, lui aussi sans doute. Une nuit orgiaque, dont personne n'a pu se souvenir; peut-être qu'il ne s'est même rien passé... Que de fantasmes ou de vains attouchements! Des paroles à arracher le dernier souffle ou des souffrances impossibles à apaiser. Des pleurs d'amoureux, d'anciens ou de futurs amoureux.

Par la suite, il n'a pas arrêté de gaffer, de tout faire pour ne pas se faire aimer et pour me rendre jalouse. Le jour du vingt-deuxième anniversaire du bélier, je lui ai préféré le ski et Bernard, qui avait d'ailleurs été son créancier à l'époque où il dépensait tout son argent avec une petite garce du Vieux Nord, comme on disait : elle se faisait monter par le premier venu; lui pensait être le dernier parce qu'elle avait été la première.

Nous nous sommes revus à son retour d'Espagne en 1973 : la belle Michelle lui avait tricoté un long foulard rouge; il est venu chez moi regarder le Super Bowl. J'étais de très mauvaise humeur, j'avais les nerfs à fleur de peau; il a eu peur de moi. Quand il est parti, il savait que j'allais quitter cette région, qu'il ne me reverrait plus.

## LOUISE

Ma grande soeur -- et elle était bien grande -- était le modèle d'une sorte de séductrice, de femme fatale -- pour elle. Je l'aimais pour cela. Lui, il n'a jamais rien été dans ma vie; il n'est jamais allé plus loin que la beauté de mes néné, qui leur faisait tous sortir la langue comme des chiens pour leur chienne en chaleur. Je lui en ai mis plein la vue pourtant, pour me refuser. Un soir où il aurait pu m'avoir, j'avais une MTS; il m'a fait jouir cependant, avec sa langue sur mon bouton. Un autre soir, où j'étais encore prête à me livrer à lui, j'ai été malade d'avoir mêlé l'alcool aux antibiotiques. Il a été bien gentil quand même, compréhensif comme pas un. La dernière fois où nous avons flirté, j'ai fait un peu de gymnastique exhibitionniste; on appelait cela de la danse. Non, il n'a pas vraiment compté, sauf peut-être cette nuit qu'il a passée entre Danièle et moi; nous l'avons cajolé comme un bébé. Il ne savait plus où donner de la tête, à quel sein se vouer. C'est Danièle qui en a profité en dernier; je me suis occupée de moi. Que de fois il a dû s'occuper d'elle, pour la consoler, la rassurer, la calmer! Ils ont tout fait pour faire échouer une belle histoire d'amour; ils auraient dû s'aimer, mais

il y avait des fantômes. Je n'en suis pas devenue un.

## CHRISTINE

Il était venu de temps à autre chez nous avec Danièle, Louise et Guy; nous nous défoncions : j'étais, moi, plutôt portée sur la mari et le haschisch; il m'arrivait d'être tellement gelée qu'il me fallait demander à quelqu'un de me ramener à la maison. La vie avait quelque chose d'une sinistre farce et d'un cul-de-sac. Un soir, nous étions allés entendre Léo Ferré, que nous avions tous halluciné; après, nous étions revenus tous les deux à la maison, mais il ne s'était pratiquement rien passé. Un soir, j'étais à l'Opus avec Genevièvre, avec qui je cohabitais. Il est arrivé; nous savions déjà qu'il devait partir pour l'Espagne dans quelques jours; il semblait en grandes célébrations. Guy nous avait révélé qu'il partait à cause de Denise, une de leurs amies communes que j'avais rencontrée le soir du spectacle de Ferré. Le moment venu, nous sommes partis, Genevièvre avec le disc jockey et lui avec moi. Rendus à la maison, je me suis bien rendue compte que c'était Genevièvre qui l'attirait; il a été très déçu de la voir attirer notre DJ dans sa chambre. Nous sommes allés dans la mienne; nous les entendions faire l'amour. Il m'a raconté qu'il avait jadis aimé une Christine. J'ai essayé de la lui faire oublier, mais peine

perdue. Il s'est endormi.

Le jour levé, j'ai entendu Genevièvre et son homme d'un soir s'ébattre dans la chambre de bain. Il s'est réveillé et a commencé à s'intéresser à moi; il m'a léchée, mais il s'est bien rendu compte que je n'avais nullement envie de lui faire la même chose. Au moment où il m'a couverte pour me servir, je lui ai demandé l'heure. Quel rabat-joie j'ai été mais, comme je l'ai dit, la chose n'était pas ma chose, et je devais aller travailler. Je l'ai donc laissé seul avec son inutile érection... Quand je suis rentrée le même soir, Genevièvre m'a révélé qu'une fois l'autre parti, elle l'avait surpris en train de se satisfaire et qu'elle l'avait aidé un peu, nue qu'elle était sous son peignoir et bandé qu'il était pour elle, oui pour elle!

## LISETTE

C'est son ami Marcel qui nous avait servi d'intermédiaire et nous nous étions revus de temps à autre par hasard. Je travaillais à la réception de l'hôtel New Wellington; il fréquentait beaucoup le bar de l'hôtel, Le Coude. Un soir d'octobre, je l'ai aperçu en train d'attendre l'autobus au coin des rues King et Wellington; il était dans un état lamentable; il m'a fait pitié et il a réveillé mon tempérament de mère poule. Je lui ai demandé ce qui lui arrivait; il m'a répondu qu'il n'avait guère dormi depuis deux ou trois jours, qu'il avait bu, fumé et baisé pour célébrer son départ. En fait, il ne célébrait pas, il se consolait. Je l'ai emmené chez moi, où malheureusement nous n'étions pas seuls. Nous nous sommes contentés du divan, avec ma camarade dans la chambre. J'ai déboutonné sa chemise et j'ai vu qu'il avait la poitrine couverte de morsures; cela m'a refroidie. Nous nous sommes étendus et il a commencé à me malaxer les bidons; il les a dégagés de mon soutien-gorge avec peine. Il les trouvait très gros et très durs; il s'est amusé à jouer avec les poils de mes mamelons; m'a tétée en gémissant. J'ai sorti sa courge et j'ai fait aller ma main maladroitement; nous étions très inconfortables.

Quand il a voulu aller plus loin, préparer la voie pour sa petite jambe avec sa main, j'ai serré les cuisses. Il a compris et il est parti aussitôt. Je ne l'ai jamais revu.

## VIII

### MARIE-FRANCE

Je l'ai rencontré à L'Hermine, le bar de cet hôtel, le New Sherbrooke, qui a flambé peu après. J'étais avec ma blonde amie Jeanne, qui le connaissait déjà pour avoir flirté avec lui comme bien d'autres, et son mec. Il nous a rejoints à notre table. Il m'a plu tout de suite. À la fin de la soirée, nous nous sommes retrouvés tous les quatre dans la maison des parents de mon amie; il n'y avait pas d'intimité, mais nous avons réussi tant bien que mal à nous peloter deux par deux.

Tard dans la nuit, je suis partie avec lui et je l'ai accompagné dans la chambre où il vivait. Il est allé aux toilettes; quand il est revenu, j'étais déjà nue au lit, assise, les draps sous mes gros bidons. Il s'est jeté sur moi pour les tripoter et en mordre les bouts qui étaient bien dressés. Encore et encore, il m'a pétrie avant de plonger ses doigts dans ma chatte mouillée. J'ai essayer de calmer ses élans, car je n'avais pas de moyen de contraception et qu'il n'avait pas de capote. Je l'ai donc sucé pour le satisfaire, mais il en voulait davantage, en redemandait en massant mon gros fessier. J'ai fini par le terrasser en le crossant

à deux mains. Je lui disais qu'il avait une très grosse branche et ça lui faisait plaisir; mais je lui disais aussi qu'elle était trop massue pour ma petite grotte. Il ne me croyait pas. Je l'ai fait jouir; puis il m'a léchée pour que je prenne mon pied à mon tour.

Le matin, je suis partie. Il était de mauvaise humeur. Je voulais le revoir. Je travaillais à une heure de Sherbrooke, à Granby, pour la compagnie Bell; je pouvais lui téléphoner : il n'avait pas le téléphone. Je reviendrais le mercredi soir dormir avec lui. Cela ne lui plaisait pas de dormir avec moi; il voulait ce que je lui avais refusé. Je lui ai dit que je verrais.

Par l'intermédiaire de mon amie, j'ai réussi à lui communiquer des messages, lui annoncer ma venue prochaine, lui faire des promesses. Je l'ai revu, encore à l'Hermine. Pendant que je l'attendais, on m'a draguée : un professeur de gymnastique et un étudiant en médecine. Quand il est arrivé, ils ont été surpris de me voir les délaissés, les repoussés. Nous avons bu avant de nous retrouver à nouveau dans sa petite chambre misérable. Il m'a dépouillée de mon short trop serré. Je me faisais encore prier; il m'a dit de m'en aller. J'ai plié, j'ai accepté qu'il me fourre, à condition qu'il me jouisse sur le ventre. Il s'est exécuté; je lui avais bien dit que j'étais trop étroite, mais il s'entêtait, s'enrageait, me faisait beaucoup mouiller finalement. En désespoir de cause, il m'a retournée sur le ventre; j'avais peur qu'il m'encule. Il m'a poussée contre le mur, puis il m'a tournée à 45°

pour me coller davantage au mur et il s'est glissé entre mes fesses. Il allait me sodomiser, le salaud; mais non, c'est dans le con qu'il m'a poussé sa grosse tige en grognant. J'étais comme une vierge qu'on déchire, qu'on plante, qu'on défonce; je ne l'étais pourtant pas, vierge -- loin de là. J'ai fini par aimer cela, mais j'avais tellement peur qu'il crache son foutre en moi que j'étais toujours en train de lui demander de sortir, alors que lui se plaisait à me toucher le fond en ricanant. Combien de temps m'a-t-il pistonnée? Il voulait me faire partir, mais je résistais; je pouvais toujours le faire jouir en branleuse experte que j'étais. Cela ne lui convenait pas. Je n'arrivais pas à me laisser aller. J'ai réussi à me retourner et à lui attraper la trompe; il a joui dans ma fourrure. Cela m'a plu; à lui, non. Il n'a pas voulu me faire venir comme la dernière fois, avec sa langue; il m'a dit de me passer le doigt et c'est ce que j'ai fait en lui parlant d'amour comme une conne. Il a ri de moi, le goujat!

Le lendemain, je suis partie en lui faisant toutes sortes de promesses, que je me mettrais à la contraception, qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait de moi, que je me soumettrais à son membre, que j'honorerais son vit comme ma vie, qu'il pourrait même m'avoir à la grecque, puisque j'étais fille de Grecque. Je lui en ai mis plein la vue, mais il ne m'a pas crue. Je mentais, mais je l'aimais avec sa crinière de lion. Je lui ai écrit à plusieurs reprises, j'ai réitéré mes promesses; je l'appelais "mon lion". Mais chaque fois qu'il me prenait au mot, exigeait que je sois sa lionne, je me

défilais, je reculais. J'aurais voulu être sa femme ou sa maîtresse  
attitrée, pas une pute, pas sa pute. Il aurait voulu me traiter  
comme une chienne : j'étais seulement prête à ce qu'il me traite  
comme une vache, avec mon gros pie et mon gros cul. Mais il était  
si gentil parfois que j'avais l'impression qu'il m'aimait un peu.  
Je n'ai pas cédé et il n'a pas cédé; il m'a repoussée et je me suis  
éloignée tristement, définitivement.